

ÉDUCATION

«Les lycéens n'ont pas un sens inné du numérique»

Une étude catégorise les lycéens en fonction de leur usage du numérique : productif, laborieux, dilettante ou oisif.



PHILIPPE COTTIER est maître de conférences en sciences de l'éducation à l'université de Nantes. Il a coordonné avec François Burban Le Lycée en régime numérique. Usages et compositions des acteurs (Octarès, 2016).

Les élèves n'ont pas attendu le « plan numérique » du gouvernement lancé en 2015 pour convoquer les nouvelles technologies dans leurs pratiques scolaires. Avec succès ? Pas forcément ; tout dépendrait déjà de leur niveau scolaire, du sexe et de leur origine sociale. C'est ce que révèle la récente étude (1), centrée sur le travail hors classe et menée auprès de 1 600 élèves. Éclairage de Philippe Cottier qui a dirigé cette enquête.

À quoi ressemblent les pratiques numériques des lycéens ?

Ces élèves sont d'abord très bien équipés. 97 % ont accès à un ordinateur à la maison, ils surfent, envoient des textos, sont massivement présents sur les réseaux sociaux... Et la pression scolaire montant en vue du

bac, ils mobilisent ces outils dans leur travail personnel pour réviser ou compléter un cours. C'est le premier constat de notre étude : les outils numériques sont utilisés pour des usages hybrides. Sur une même plage horaire, les adolescents peuvent envoyer un texto tout en faisant une recherche sur Wikipédia, en étant connectés au groupe classe sur Facebook et même faire des pauses « jeux » rapprochées pour certains... Mais s'ils sont majoritairement hyperconnectés, l'étude nous a montré aussi des usages très différents d'un élève à l'autre. Tous n'utilisent pas ces outils numériques pour l'école dans les mêmes proportions, de la même

MOT-CLÉ

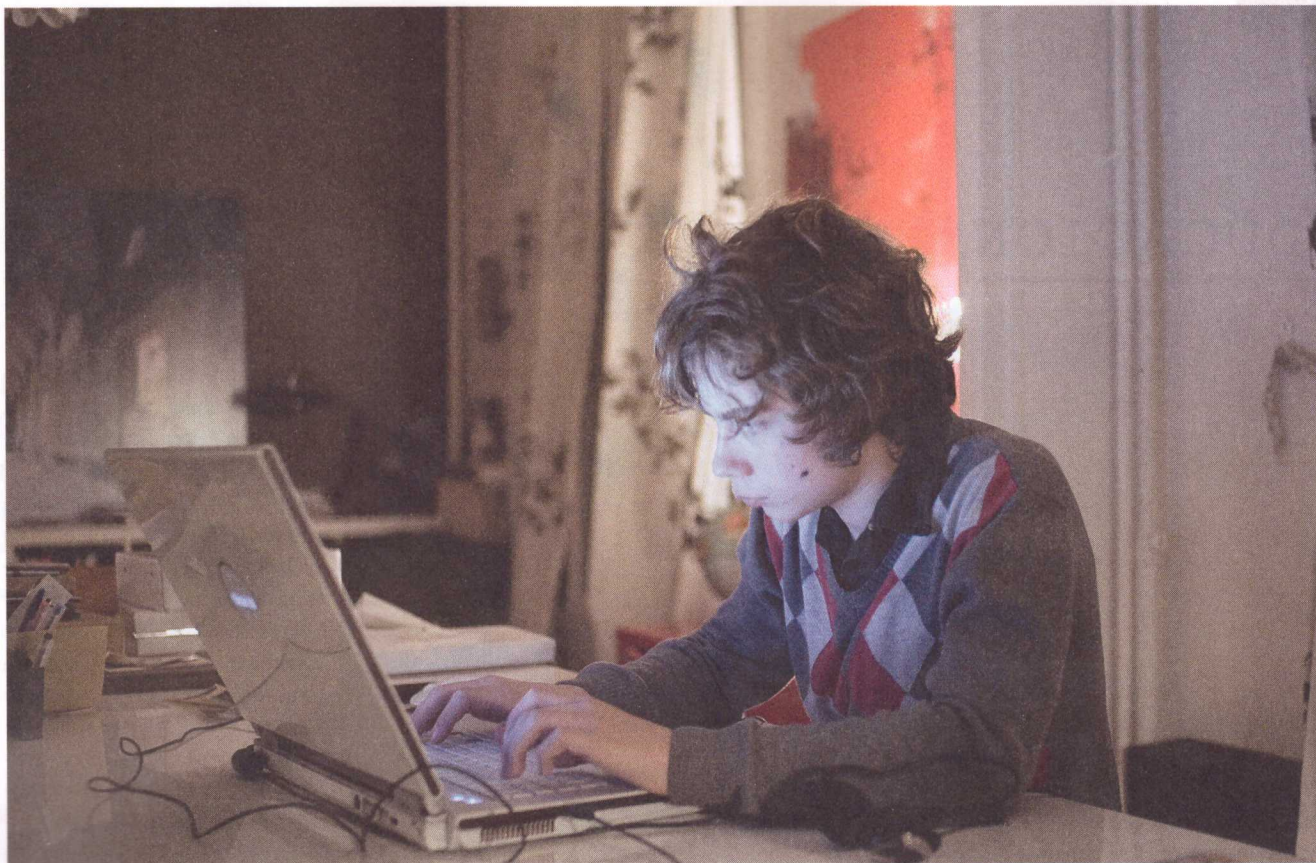
LES ENT

Les « espaces numériques de travail » désignent un ensemble de services numériques mis à disposition de tous les acteurs de la communauté éducative (enseignants, élèves, personnel administratif) d'un établissement scolaire. Il permet la communication entre les acteurs, l'échange d'informations et de documents et offre un espace de travail collaboratif.

manière ou de façon simultanée en *multi-tasking*, et les bénéfiques sont également très variables. C'est ce qui remet en cause l'idée de « *digital native* », selon laquelle les jeunes sont tombés dans la potion des ordinateurs étant petits et auraient un sens inné de leur utilisation. En fait, tous ne savent visiblement pas optimiser le numérique dans leur travail personnel. Autre constat : les espaces numériques de travail (ENT*) proposés par les établissements sont peu investis par les élèves, autrement que pour consulter leurs notes et vérifier les devoirs sur Pronote, récupérer ou déposer un document sur l'injonction d'un professeur. Il y a une rupture là où l'on aurait pu espérer une alliance entre les ressources pédagogiques et personnelles.

Vous définissez quatre groupes de lycéens : productifs, laborieux, dilettantes et oisifs. Les différences de pratiques numériques sont-elles déterminantes dans leur réussite ?

Difficile d'établir des liens de cause à effet indiscutables, car les paramètres entrant en ligne de compte sont trop nombreux. Mais nous observons des constantes au sein des groupes déterminés en fonction de leurs résultats en entrant au lycée et du temps de travail personnel consacré aux devoirs. Le premier correspond aux « productifs » qui ont eu les meilleures notes au brevet. Ce sont majoritairement des filles de milieu assez favorisé, inscrites en filière générale. Ces élèves travaillent deux fois plus que les autres, utilisent les manuels et communiquent bien avec les enseignants. Côté numérique, ils ont un usage ludique limité, utilisent les logiciels de bureautique plus que les autres, lisent une presse élective sur Internet, consultent des sites au contenu culturel riche, passent moins de temps sur les réseaux sociaux que les autres. Et ils ne se laissent pas distraire par Internet quand ils travaillent. Les « laborieux », quant à eux, sont souvent inscrits en formation technologique et ont



Patrick Tournebœuf/Tendance floue

des résultats acceptables. Ils sont bosseurs, apprennent par cœur, mais ils sollicitent moins les enseignants. Ils travaillent en restant connectés à leur messagerie, consultent des sites classiques type Wikipédia pour leurs recherches et gardent un usage ludique de leurs outils en passant plus de temps sur les réseaux sociaux que les productifs. Les « dilettantes » sont souvent d'anciens bons collégiens, de milieu intermédiaire ou favorisé, en filière générale. Ils travaillent peu, sont souvent contestataires vis-à-vis des enseignants, et peuvent avoir des passions extrascolaires. Ils sont connectés et papillonnent beaucoup d'un outil à l'autre (*smartphone*, Internet...) et d'une activité ludique à un exercice scolaire, mais posent un regard critique sur le Net et les réseaux sociaux. Enfin, les « oisifs », sont davantage issus des classes sociales populaires et en formation professionnelle. Ils ont des résultats faibles et sont peu investis scolairement. Ils consacrent deux fois plus de temps aux réseaux sociaux, envoient plus de SMS, jouent plus, regardent souvent des vidéos sur Internet, et délaissent la bureautique comme la presse numérique.

Vous montrez que le numérique, dans les pratiques scolaires, apparaît parfois comme une nouvelle marque

de fabrique de distinction. Comment cela se manifeste-t-il ?

Nous avons observé que les bons élèves savaient s'appuyer sur les outils numériques pour produire un travail original, trouver un contenu différent de celui proposé par l'enseignant ou restitué par les autres élèves. L'éclectisme de leurs pratiques les sert dans leur travail personnel comme dans leurs activités culturelles et ils sont plus aptes à s'emparer utilement des usages émergents que les autres. Ils cherchent à être au-dessus du lot scolairement et même si ce n'est pas conscient à leur âge, cela conforte également une distinction sociale, puisqu'ils sont majoritairement issus d'un milieu favorisé.

Comment le milieu social influence-t-il les usages numériques des lycéens ?

Probablement par l'exemple. Les parents des catégories CSP+, les cadres, sont peut-être les premiers à avoir eu un usage hybride de leurs outils numériques et montrent que l'on peut passer aisément d'une activité personnelle, de loisir, à un usage professionnel, par exemple pour répondre à des mails après le repas, finir un Powerpoint le week-end après avoir réservé des places au cinéma. Naturellement, leurs enfants vont plus facilement se saisir de leur propre matériel de la même manière.

Le recours au numérique peut-il avoir un impact sur les inégalités sociales à l'école ?

Il ne remédie pas à lui seul aux inégalités sociales scolaires. Mais les ENT mieux exploités pourraient être de bons leviers pour aplanir, au moins partiellement, ces fractures. Cela permettrait de rendre la frontière plus poreuse entre les ressources personnelles des lycéens et celles que propose l'établissement, donc de favoriser le recours au numérique pour le travail hors classe. Trop d'élèves n'ont pas conscience de la « portabilité » réelle d'un *smartphone* ou même des paramètres multiples des réseaux sociaux. Parce que l'on pense trop souvent qu'ils ont un sens inné du numérique, on oublie que la majorité a tout à en apprendre.

C'est pourquoi il devient urgent de mieux former les enseignants comme les élèves aux multiples possibilités qu'offrent ces nouvelles technologies. Sans éducation à ces outils, le numérique risque de creuser les écarts scolaires, donc sociaux. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR SOPHIE VIGUIER-VINSON

(1) Philippe Cottier, Christophe Michaut et Sandrine Lebreton, « Usages numériques et figures des lycéens au travail », in Philippe Cottier et François Burban (dir.), *Le Lycée en régime numérique. Usages et compositions des acteurs*, Octarès 2016.